

# Étude sur l'essence du christianisme de Harnack

Autor(en): **Logoz, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **35 (1902)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379719>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# ÉTUDE SUR L'ESSENCE DU CHRISTIANISME

DE HARNACK

par ED. LOGOZ, pasteur<sup>1</sup>.

---

Messieurs,

Je n'ai pas la prétention de présenter un ouvrage nouveau... pour vous. Et dans l'élaboration de cette étude, le sentiment pénible m'est venu parfois d'arriver trop tard et de raconter une vieille histoire, car l'œuvre de M. Harnack date du siècle passé. Semblable à ces légendaires Bretons qui connurent l'exécution de Louis XVI à l'avènement de Louis XVIII, j'appris l'an I du vingtième siècle (1901) que le dix-neuvième (pour nous) avait fini à Berlin dans la rumeur d'un acte qui eut un retentissement énorme dans le monde religieux. Le professeur Adolphe Harnack avait donné dans le semestre d'hiver 1899-1900 une série de seize conférences sur « l'essence du christianisme. » Improvisée, cette exposition n'aurait, paraît-il, jamais eu l'honneur de passer sous les presses d'une imprimerie, si un auditeur fervent n'avait sténographié la parole de l'orateur. De ce manuscrit, dont seule la langue a subi de légères retouches, est sorti le livre qui fit tant de bruit.

Que nous ne soyons pas en présence d'une bagatelle ou d'une production fugitive, les faits suivants en donneront le suffisant témoignage en attendant que l'étude des grandes questions soulevées force notre opinion. Six cents étudiants

<sup>1</sup> Cette étude a été présentée à la Société vaudoise de théologie.

de toutes les facultés se pressèrent aux seize séances de l'éminent théologien, salué chaque fois par d'enthousiastes acclamations. L'exemplaire du livre que j'ai sous la main appartient à la cinquième édition, et à ce jour, je pense, vingt-cinq mille volumes sont répandus aux quatre coins du monde. Se faire des rentes comme le romancier à la mode avec un livre austère, aussi savant que religieux, coûtant avec cela deux fois le prix d'un roman, c'est là sans doute un cas unique dans l'histoire de la librairie. Enfin la presse de tous les partis en Allemagne, voire même la presse politique et la presse socialiste pour laquelle la religion est, suivant la formule dédaigneuse de Liebnecht, *Privatsache*, et la théologie un passe temps de vieillards, — la presse a fait à l'*Essence du christianisme* un accueil passionné. — A l'opinion de gauche, qui saluait un nouveau Schleiermacher dont la pensée tombe d'aplomb sur l'âme contemporaine, a répondu à droite un long cri de colère où se confondirent les accents de la terreur, de la tristesse, et même du sarcasme. Tous les conseils ecclésiastiques du royaume de Prusse s'émurent comme devant un péril national, portèrent la question brûlante à l'ordre du jour des sessions de printemps 1901 et prirent position. Si bien qu'on s'étonne encore que l'empereur, dont l'aversion pour Harnack est notoire, n'ait pas fulminé une sentence d'excommunication.

Au sein de ce tumulte, l'auteur conservait la belle sérénité qui sied au vrai savant, à l'homme qui trouve la sanction de son travail dans sa conscience, et n'accorde qu'un sourire ou le silence à l'opinion mouvante du jour. Il a écrit à cet égard deux préfaces significatives.

La première nous laisse entrevoir l'état d'âme de l'auteur au moment de livrer ses discours à l'impression. Il ne laisse pas de nous dire qu'il entendait d'abord ne s'adresser qu'à des universitaires, et que seule cette intention, — avec le raccourci de parole et la concentration de pensée qu'elle permet — justifie l'entreprise téméraire d'exposer le christianisme dans son principe et dans son histoire en seize leçons. Nous apercevons déjà entre les lignes brèves de cet avant-propos

que l'historien de race et l'évocateur de l'âme des siècles passés est un homme dont le regard aigu sait pénétrer le cœur de ses contemporains. Il a connu, à Berlin comme ailleurs, l'attitude singulière, faite de compassion et d'ironie, que la jeunesse studieuse affecte vis-à-vis des théologiens, comme en face d'intelligents maniaques qui par hypertrophie cérébrale accordent une importance capitale à des choses qui n'ont plus ni vie ni signification. Derrière cette pitié polie il a reconnu chez l'élite intellectuelle, avec le mépris de toute foi religieuse, la décomposition de la vie morale, le scepticisme radical, et le dégoût de tout, jusqu'au dégoût de la volupté sensible. Emu à son tour de pitié pour une jeunesse dont l'âme agonise, et d'une sainte jalousie pour la cause qu'il défend, il a prétendu parler en professeur à des étudiants, à la gloire de l'Évangile. L'intention était noble et pure. Savoir cela, c'est comprendre à moitié le livre, fruit de discours académiques dont le succès parut répondre à un besoin du temps. D'ailleurs M. Harnack déclare en terminant qu'il a voulu servir la cause de la science et de la paix, et ne pas faire œuvre de polémique. Cette remarque montre assez qu'il n'était pas sûr qu'on l'entendrait ainsi ; et l'événement lui a donné raison au-delà de ce qu'il craignait. Il n'y avait pas de quoi l'émouvoir.

La nouvelle préface d'une page, qui ouvre la cinquième édition du livre, nous montre le cas qu'il fait du torrent de publications hostiles parues depuis un an et la fière impassibilité du penseur assis dans sa tour d'ivoire : « Je les ai lues dit-il, puis jetées au panier. Elles n'avaient, hélas ! rien à m'apprendre. » M. Harnack traite avec un égal dédain la réfutation du professeur Walther de Rostock, et les libelles des scribes pieux et ignares qui écrivent dans les gazettes religieuses. Sa crainte est de voir se réaliser la prédiction de Schleiermacher, que la foi ne marche de conserve avec la barbarie. Mais laissons les préfaces, et n'allons pas donner nous-même à ces modestes pages une introduction démesurée. Aussi bien l'étude du livre est-elle seule digne de votre indulgente attention.

L'ouvrage se compose de deux parties distinctes. La première sous ce titre : *L'Évangile*, par quoi il faut entendre l'Évangile en soi, dans son origine et dans son principe, c'est-à-dire l'essence même du christianisme, puisque la seconde partie porte en suscription : *L'Évangile dans l'histoire*, et traite en effet des grandes formes qu'à revêtues l'Évangile. Devant la tâche impossible de rendre compte du livre entier en une séance, je me suis arrêté à la première partie, la plus étendue d'ailleurs, celle où ma curiosité s'est éveillée et où mon intérêt est demeuré le plus vif.

S'il faut se souvenir avec John Stuart Mill, qu'il a paru un homme du nom de Socrate, l'humanité ne peut oublier, dit M. Harnack, qu'un homme du nom de Jésus a vécu dans son sein. Cependant son étoile pâlit manifestement et descend à l'horizon. Il est vrai que celui qui a reçu un rayon de sa lumière, ne saurait jamais redevenir tel qu'il aurait été s'il n'avait jamais entendu le nom de Jésus.

Une foule d'hommes, et là est le malheur, ne conservent du Christ de leur jeunesse qu'une image bientôt dédaignée, comme un souvenir malaisé et une superstition, incapable de produire la force et la vie. Si par aventure quelqu'un de ceux-là, travaillé par la préoccupation religieuse, s'avise de rechercher qui fut Jésus-Christ, et s'adresse à la littérature du jour, il ne manque pas de tomber dans un abîme de perplexités. Certains docteurs lui disent : le christianisme est une religion voisine du bouddhisme, dont le ressort secret est la haine du monde et le pessimisme. D'autres en revanche croient avoir dévoilé une vérité profonde en assurant que le christianisme est une religion optimiste, couronnement du judaïsme. A cela des initiés rétorquent que l'Évangile n'a rien à faire avec le judaïsme, mais qu'il est une fleur, la dernière fleur éclore sur le tronc vieilli de l'hellénisme.

Des philosophes de la religion, appelés à la barre, enseignent gravement que l'Évangile repose sur une métaphysique déterminée, en dépit que leurs contradicteurs soutiennent que l'Évangile, étranger à toute philosophie, ne serait qu'un remède offert à l'humanité souffrante.

Les derniers venus, ceux qui se vantent de voir les choses d'en bas, d'avoir les pieds sur la terre, et non les ailes d'Icare, ne se gênent pas pour proclamer que l'histoire de la religion, des mœurs et de la philosophie est une vanité et une plaisanterie et que sous tous les grands mouvements d'âmes il n'y a de réellement intéressant que le côté économique ; que le christianisme primitif est ainsi un simple mouvement social, et Jésus-Christ un rédempteur socialiste, le sauveur des petites gens. Au terme de cette enquête, où chacun fait sa déposition, les littérateurs et les artistes comme les théologiens et les philosophes, le chercheur inquiet, rebuté par tant de témoignages contradictoires, renonce d'ordinaire à l'entreprise impossible. Au reste, ce sera sa consolation : que nous importe l'histoire et une personnalité d'il y a dix-neuf siècles ! Il est insane d'aller puiser notre idéal et nos forces dans de vieux manuscrits.

Oui et non. Car si le christianisme est porteur d'un idéal et d'une culture morale que l'humanité ne dépassera jamais, suivant Goethe, à l'oublier, l'humanité ne peut que déchoir. Le christianisme n'est pas mourant et les couronnes funèbres sont trop tôt tressées. Il vit, il passionne les esprits, aujourd'hui plus qu'hier ; il est aimé et il est haï, et cette haine signale sa vitalité non moins que cet amour. Ce qui meurt, c'est la religion d'autorité ; et l'âme humaine cherche la religion.

Qu'est-ce que la religion ? Nous ne répondrons pas à cette question, dit M. Harnack, ou plutôt nous la résoudrons par celle-ci : *Qu'est-ce que le christianisme ?*

L'auteur, dans son œuvre, ne veut connaître que les moyens de l'histoire, à l'exclusion des méthodes de l'apologétique et de la philosophie de l'histoire. Et il prend la peine de s'expliquer là-dessus. Certes, l'apologétique se propose une tâche excellente : démontrer le droit à l'existence de la religion chrétienne et prouver sa valeur nécessaire à la vie intellectuelle et morale. Mais jusqu'ici cette tâche a été illusoire et l'apologétique n'a fourni aucun modèle vraiment grand.

Non seulement elle ne sait pas exactement ce qu'elle doit

défendre sous le nom de christianisme, mais elle cherche encore sa méthode. De même qu'il n'y a pas une dogmatique et une Eglise, mais des dogmatiques et des Eglises, il a paru un certain nombre d'apologétiques également insuffisantes. Plus qu'insuffisantes, puisqu'elles compromettent la sainte cause qu'elles prétendent servir. En présentant la religion comme une panacée capable de guérir tous les maux de la société, elles la sacrifient, lui arrachent son aiguillon et prouvent à peine qu'elle soit désirable et inoffensive. Ajoutez à cela que nos apologies sont toutes influencées par un parti-pris ecclésiastique ou confessionnel, autrement dit entachées d'étroitesse et d'erreur.

On peut néanmoins concevoir une apologétique efficace, à la condition de se rappeler que la religion chrétienne est une puissance supérieure, une chose simple, tendant à un point fixe : la vie éternelle, dans la force et sous les yeux de Dieu. L'apologétique devra également avoir présent à l'esprit le mot de Goethe : L'humanité progresse toujours, et l'homme reste toujours le même, et saura s'adresser, non à la société ou à l'homme du jour, mais à l'homme éternellement le même, toujours aux prises avec la contradiction permanente de sa nature et de la vie.

Vous ne dédaignerez pas, messieurs, le développement ci-dessus, dès lors qu'il manifeste l'accord singulier des deux théologiens qui passent pour des maîtres en leur pays, M. Sabatier en France, M. Harnack en Allemagne.

L'auteur de *l'Essence du christianisme* n'est pas moins sévère pour la méthode traditionnelle de la philosophie de la religion : extraire par analyse et par synthèse le fond commun des religions, puis en déduire par procédé rationnel le principe de la religion, enfin mesurer le christianisme à cette norme pour en prouver la vérité, cette méthode rend sceptique à bon droit. *Latet dolus in generalibus*. Une philosophie de la religion ne saurait conclure qu'à l'universel soupir de la race, si bien traduit par saint Augustin : « Seigneur, tu nous as créés pour toi, et notre cœur est inquiet, jusqu'à ce qu'il ait trouvé en Toi son repos ! »

Le théologien berlinois n'a pourtant pas voulu faire un traité de psychologie religieuse, mais répondre à cette question strictement historique : Qu'est-ce que la religion chrétienne ?

Ici se place en première ligne le problème des *sources d'information*. Le problème étant de nature religieuse impose des conditions particulières.

L'historien qui prétendrait le résoudre sur les seules données primitives, qui sont ici Jésus-Christ et son Evangile, courrait le risque certain d'échouer. Une puissante personnalité religieuse ne dépose pas seulement sa pensée dans des paroles et dans des actes, mais dans l'âme de ceux qui l'ont approchée. Il y a toujours un reflet et une image du Maître dans le disciple.

Etudier cette influence et contempler cette image réfléchie s'impose au penseur qui veut comprendre la personnalité totale du Maître. Car il s'agit en face de Jésus-Christ moins d'une *doctrine* que d'une *vie* dont la nature est de se communiquer de proche en proche, indéfiniment, de gagner toujours en étendue et en profondeur, à travers les différences de milieu, de race, de culture et même de temps. Les philosophes et les génies meurent ; seuls leurs écrits et leurs actes les font revivre. Jésus-Christ vit perpétuellement dans la personne du chrétien et dans l'Eglise. L'histoire du christianisme est ainsi un document essentiel à l'intelligence du problème de l'essence du christianisme.

N'y aurait-il pas une quatrième source d'information ? Cette partie si remarquable du livre de M. Harnack n'est-elle pas incomplète ? Et cette source n'est-elle pas d'une importance capitale ? Jésus-Christ vit ou ne vit pas dans l'âme de l'historien. S'il ne vit pas, on peut avoir le Jésus de Renan ou celui de Nietzsche, pour ne citer que ceux-là. Des portraits brillamment brossés, avec science et érudition, mais enfin des portraits peints par des aveugles et sans modèle.

Nous soulevons ici un nouveau problème. Un incroyant est-il apte à comprendre le phénomène du christianisme ? M. Harnack, lui, est un croyant ; son livre est traversé d'une



flamme qui en fait une véritable apologie non moins qu'une œuvre de science. Et le théologien a retrouvé l'Évangile dans les écrits apostoliques et sous le phénomène changeant du christianisme historique, le Christ qui vit dans le croyant. Et ce Christ est le lieu de réconciliation entre les besoins du cœur de l'homme qui demeure le même et les exigences de la pensée du savant moderne.

Cette première conférence finit par l'aveu que l'historien, muni de tous les moyens de savoir et d'un sens critique aiguisé, ne peut prétendre qu'à des conclusions relatives. Les jugements absolus en matière religieuse ne sont autres que les convictions ; à ce titre ils ne sont jamais le fruit du travail de l'intelligence, mais supposent toujours l'intervention supérieure du sentiment et de la volonté.

Puis le conférencier aborde de front son sujet. « Qu'est-ce que l'Évangile ? » signifie d'abord : *Qu'est-ce que la prédication de Jésus-Christ ?*

Le document de cette prédication fut toujours, d'après le consentement unanime de l'Église, le recueil des quatre évangiles canoniques et un certain nombre de fragments épars dans les écrits apostoliques. Mais tandis que l'Église, même dans le siècle qui vient de finir, vivait de la tradition et acceptait le Nouveau Testament comme un bloc intangible, la théologie critique entreprenait la révision sévère des lettres de légitimation des livres sacrés. La science est arrivée à des résultats contradictoires pour la grande majorité des livres du Nouveau Testament.

Je n'ai pas la vaine prétention de rouvrir devant vous ce débat. M. Harnack, faisant œuvre de science devant un public lettré, devait naturellement indiquer les résultats de sa propre critique et indiquer son point de vue.

D'après lui, nous avons pour l'histoire de Jésus trois documents primaires d'une autorité indiscutable, les évangiles de Matthieu, Marc et Luc, auxquels on peut ajouter quelques fragments de Paul. « Tout le reste », je cite textuellement, « est à laisser de côté ». En particulier, il est permis de négliger le quatrième évangile, qui n'est pas de Jean et ne

revendique nullement cette paternité. Ce n'est pas une source historique au sens ordinaire du mot. L'auteur travaille sur la tradition avec une souveraine indépendance, arrange les événements, voit les choses à travers le prisme d'une lumière étrangère, compose les discours, et imagine des cadres propres à illustrer de hautes pensées. C'est pourquoi son œuvre, qui repose sans doute sur quelque tradition authentique, mais inconnue, ne saurait être un document de l'histoire de Jésus. Par contre c'est une source de premier ordre pour qui veut étudier quelle image vivante de la personne de Jésus, quelle lumière et quelle ardeur l'Évangile a fait jaillir dans l'âme des disciples.

Il n'en va pas de même des trois premiers évangiles. Le travail de deux générations de critiques et d'historiens leur a rendu les titres et la valeur dont David-Frédéric Strauss croyait les avoir dépouillés. Seulement, ce ne sont point proprement des récits d'histoire, écrits pour raconter ce qui s'est passé, tout simplement. Ce sont des livres composés pour l'évangélisation. L'intention qui les dicta était d'ordre pratique : faire naître la foi en la personne et en la mission de Jésus-Christ.

Ecrire les discours et décrire les faits et gestes du Maître dans leurs rapports avec l'Ancien-Testament, marque et sert cette intention. Toutefois cet élément tendancieux ne les rend pas suspects comme sources historiques, parce que le but des auteurs coïncide avec les vues de Jésus lui-même.

Les évangiles ne sont, ni des œuvres de parti-pris, ni des écrits entachés d'esprit grec. Ils appartiennent par leur contenu essentiel à la première période du christianisme, celle qu'on peut appeler l'époque paléontologique. La langue grecque enveloppe ici comme un voile transparent la tradition primitive, si facile à transposer en hébreu ou en araméen. Ce genre littéraire, tout à la fois étrange et suave, n'a été possible que durant un temps très court. — Nous possédons là la première tradition chrétienne.

A quel point cette tradition était pure, et combien elle était respectée, le troisième évangile en témoigne. Le fin lettré

d'origine grecque qui le composa sous le règne de Domitien, à la fin du premier siècle, s'est appliqué à conserver à son livre la tournure de langage, l'agencement de la phrase, et le coloris archaïque que nous trouvons chez Marc et Matthieu. Au reste, il paraît avoir travaillé d'après Marc, et une source que l'on reconnaît chez Marc et Matthieu. Enfin, que nos trois premiers évangiles nous aient conservé la tradition la plus complète, la plus pure et la plus ancienne de l'histoire de Jésus, le fait que cette tradition est presque exclusivement galiléenne, si l'on excepte l'histoire de la passion, apporte à ce point de vue un argument très fort, qui se retourne contre Jean.

Vous conviendrez, Messieurs, que ce point de vue, pour positif qu'il soit en faveur des trois premiers évangiles, n'en est pas moins critique. Néanmoins vous ne demanderez pas de mon incompetence qu'en dépit du titre de mon travail je fasse la critique de cette critique interne de nos évangiles. Car, à supposer que je trouve des raisons de révoquer en doute ses conclusions, le théologien berlinois répliquerait que la critique externe ou le témoignage historique justifie sa liberté d'esprit en présence de documents sacrés. Il nous dirait, par exemple, que nos réserves ne sont que des scrupules de croyants apeurés qui attachent à l'idée d'un canon intangible l'importance d'un acte de foi, mais que ce sont surtout les scrupules de l'ignorance. A l'appui de ce jugement injurieux et impie, il nous prouverait, — tous les documents apostoliques en main, — que le Nouveau-Testament s'est lentement formé, sous l'empire de nécessités polémiques, par élimination et par adjonction successives d'écrits également vénérés, au prix de luttes ardentes durant lesquelles les partis adverses usaient à l'égard des écrits sacrés de la même indépendance critique que celle que revendique la théologie moderne; si l'on excepte l'Ancien-Testament et les *λόγια τοῦ κυρίου*. Bref, en l'an 150 on ne rencontre nulle part dans la chrétienté de Nouveau-Testament formé.

Il est même certain que la tradition originale n'a pas tardé à être surchargée et dénaturée, et que nos évangiles en por-

tent le stigmaté. Car notez que les normes sacrées de l'ancienne critique, l'authenticité, l'inspiration et la canonicité n'ont plus d'emploi, et ne sont plus d'aucune signification ici. Aux yeux de la science, il est superflu de batailler sur ces questions secondaires. Les trois premiers évangiles demeurent les documents de la vie de Jésus, parce qu'ils contiennent la tradition la plus pure de l'Évangile. Non que tout y soit d'un or très fin, mais enfin le métal précieux abonde; et il est facile d'éliminer la gangue. Ainsi, par exemple, l'histoire de l'enfance est légèrement teintée de couleur mythique. On ne peut vraiment objecter aux Évangiles que *l'élément miraculeux*. Là est la pierre d'achoppement. Par bonheur la science historique a fait de tels progrès, elle a acquis à la fin du siècle passé une intelligence si large et si haute de son objet, qu'elle ne refuse plus créance avant tout examen à des récits entachés de surnaturel.

Arrivé à ce point de son exposition, M. Harnack expose et résoud la question du miracle en quelques lignes d'une parfaite limpidité.

Nous savons d'abord que les Évangiles sont les témoins d'un temps où le miracle était pour ainsi dire journalier. Habités à faire de la religion l'unique sphère du merveilleux, nous avons oublié que l'antiquité se sentait enveloppée de toutes parts par le surnaturel. Les anciens attribuaient des miracles à toutes les divinités, même aux divinités étrangères. Ignorants des lois de la nature et de leur jeu, ils étaient dans l'incapacité de faire le départ entre le possible et l'impossible, entre la règle et l'exception. Nul ne peut reconnaître une rupture de l'ordre naturel, qui ignore encore ce qu'est l'ordre de la nature. Il en découle que notre conception du miracle est radicalement différente de l'idée antique. On appelait miracles les phénomènes simplement insolites, manifestations d'un monde caché qui pénètre parfois mystérieusement le monde visible, tantôt comme par hasard, tantôt à l'appel d'envoyés des dieux, même de magiciens et de charlatans (Simon le magicien). La valeur de ces signes surnaturels était le sujet d'une controverse sans fin: les uns les pri-

saient fort en leur donnant une haute portée religieuse ; les autres s'en désintéressaient. Cette première remarque, Messieurs, sans préjuger le fond du débat, met du moins hors de cause la sincérité des écrivains bibliques. Aucun homme versé dans l'histoire — toute l'histoire sainte et profane — ne refusera de souscrire à ce jugement.

L'histoire note encore que la mort de plusieurs personnalités éminentes a été l'occasion de leur exaltation. Le lendemain déjà, leur vie s'illuminait dans la mémoire des hommes d'une auréole de faits et gestes merveilleux. Repousser des écrits ou les reculer à une époque postérieure, sous prétexte qu'ils contiennent des faits miraculeux, est un préjugé contraire à l'esprit même de l'histoire.

Maintenant le psychologue s'avance derrière l'historien. « Nous avons l'inébranlable conviction que rien ne peut se produire dans l'espace et dans le temps qui n'obéisse aux lois universelles du mouvement ; que, dans ce sens, aucune rupture de l'ordre naturel ne saurait être constatée et qu'il n'y a pas de miracles. » D'autre part, une chose est certaine : L'homme réellement religieux, « celui qui ne se contente pas de croire à la religion des autres, » est assuré qu'il n'est pas emporté dans le tourbillon aveugle et brutal de la nature. Il sait que la nature sert à des intentions qui la dépassent, qu'elle est pénétrable par l'énergie intérieure et divine et que « tout concourt au mieux. » Nous pouvons nous affranchir de la puissance et de la servitude accablante du monde visible. Voilà la certitude du croyant, fruit de son expérience religieuse ; et cette expérience sans cesse renouvelée apparaît à son âme comme un miracle perpétuel. La croyance au miracle est donc inséparable de toute religion supérieure ; et la mort de cette foi serait la mort de cette religion.

Messieurs, tout cela est excellent. Seul un homme de pensée, penché sur son cœur de croyant, sait expliquer ainsi le mystère ineffable et le miracle de sa vie morale. Et je connais beaucoup d'orthodoxes de la lettre qui n'en sauraient faire autant et qui doivent être fort embarrassés d'expliquer le chapitre huitième de l'épître aux Romains. Il y a donc un

miracle, mais il est de nature *morale* ; il y a une intervention sensible et surnaturelle de Celui qui donne au monde visible des lois inflexibles.

Nos Evangiles, toutefois, mentionnent des miracles *physiques* et des interventions surnaturelles au sein des lois de la nature. M. Harnack ne croit pas à ces interventions, non seulement parce qu'elles brisent l'ordre inflexible de la nature, mais parce qu'elles ruinent l'idée de Dieu. Il faut cependant expliquer tout ensemble les miracles bibliques et la foi aux miracles inhérente à toute religion.

C'est ici que M. Harnack devient prodigieusement intéressant, non pas unique, remarquons-le, car je le retrouve en cet endroit dans une même ligne de pensée avec feu M. Sabatier. Il n'y a qu'un miracle réel : l'exaucement de la prière, la communion avec Dieu, la délivrance intérieure. Mais le croyant projette son expérience au dehors, l'associe à ce qui l'entoure. La puissance surnaturelle qui agit en lui et le libère des fatalités du monde, il la voit, par l'imagination, dominant les lois de l'univers et les brisant. C'est une illusion, sans doute, une illusion nécessaire cependant, puisque l'homme ne vit pas de purs concepts, mais d'idées, et qu'il ne parle que par images. L'homme croira donc au miracle tant qu'il sera un homme et un homme religieux.

Enfin, si nous affirmons la fixité de l'ordre naturel, nous devons convenir que, de longtemps encore, nous ne connaissons la totalité des forces qui s'y déploient et s'y combinent. La science des forces matérielles est partielle ; celle des énergies psychiques est rudimentaire. Nous savons cependant qu'une volonté forte et une foi robuste influencent la vie corporelle et provoquent des phénomènes voisins du prodige. Qui donc aujourd'hui aurait l'audace de délimiter le domaine du possible ? Qui peut dire exactement la sphère d'influence de l'âme sur l'âme et de l'âme sur le corps

A la vérité, il n'y a donc pas de miracles ; et cependant l'extraordinaire et l'inexplicable nous enveloppent de tous côtés d'ombres mystérieuses. C'est une des raisons qui nous rendent aujourd'hui plus indulgents et plus réservés en face

des récits merveilleux de l'antiquité. Que la terre ait suspendu sa course à la voix de Josué, que l'ânesse de Balaam ait parlé, qu'une tempête ait cessé à la voix de Jésus-Christ, nous ne l'admettrons jamais. Mais que les boiteux aient marché, que les aveugles aient vu, et les sourds entendu, nous ne renvoyons plus cela, en principe, dans le royaume de l'illusion.

C'est là, messieurs, tout ce que M. Harnack a cru devoir nous confesser sur ce sujet capital. C'est tout, et c'est assez. Nous apercevons clairement que même la crédibilité des actes de guérison du Nouveau Testament est mise en suspicion, tandis que les purs prodiges (ce que les latins appelaient *portenta*) sont carrément niés. Nous comprenons également très bien, avec la distinction ci-dessus, et la réserve vis-à-vis des premiers, et la négation radicale des seconds. C'est que l'esprit entrevoit la possibilité d'expliquer les premiers comme phénomènes de réaction nerveuse exercée sur les infirmes par la volonté puissante de Christ.

Or expliquer, plaider la possibilité d'une chose devant le tribunal de la raison et de l'expérience, quand il s'agit du miracle, c'est encore le nier.

Faut-il soulever un nouveau débat et demander pourquoi un théologien qui croit au Dieu vivant, tout-puissant et libre, et actif dans sa création, nie ce que M. Renan appelait si bien des interventions particulières, dans la marche de l'univers et de l'histoire ? Au nom de l'expérience d'abord, puisque nous ne constatons plus nulle part de miracle scientifiquement vérifié, et qu'il est inadmissible que Dieu change sa méthode de gouvernement. Certes, cet argument ne serait pas d'une absolue rigueur s'il était seul. M. Harnack a beau opposer toujours l'histoire à la métaphysique de l'école et se réclamer de Ritschl, il n'en est pas moins homme et, comme vous et moi, comme le premier charbonnier venu, l'homme d'une métaphysique, c'est-à-dire d'une certaine conception de l'univers, de l'homme et de la cause suprême du tout. On ne saurait sauter hors de son ombre et de son temps. C'est cette philosophie, ou plutôt la raison influencée par la philosophie, qui apporte son *non possumus*.

Souffrez, messieurs, que je tente ici un peu d'analyse morale. Dans la délivrance intérieure du croyant par la foi, dans l'exaucement de la prière, l'homme pieux constate l'intervention surnaturelle de Dieu en lui. Mieux encore, dans le besoin de prier, le cœur humain espère et attend l'exaucement comme une chose naturelle. C'est la raison du croyant, étonnée et troublée en présence d'un phénomène qui dépasse son domaine et va à l'encontre des lois de sa juridiction ; c'est la raison qui, dans l'impuissance de nier ce fait d'aperception immédiate, l'accepte et l'appelle miracle. Le cœur a donc ses raisons que la raison ne connaît pas. Ce qui n'empêche pas l'impie, étranger à toute expérience religieuse, de nier quand même ce miracle moral en l'expliquant par l'autosuggestion.

Dans le cas du miracle physique noté par témoignage écrit ou oral, échappant par là même à une vérification rigoureuse comme à l'évidence immédiate, où d'ailleurs le cœur n'est pas directement intéressé, la raison pèse de tout son poids contre le miracle et conclut par un verdict négatif. Voilà pourquoi l'homme religieux de haute culture critique connaît en face des problèmes de la religion cette lutte cruelle entre le besoin de son cœur et les exigences de son cerveau que le vulgaire ignore et qui le scandalise. Ajoutons à cela que la raison contemporaine s'élabore dans l'atmosphère de la philosophie évolutive, à base de déterminisme radical, matérialiste et athée. A y regarder de près, cependant, le miracle moral n'est pas moins réfractaire à la raison que le miracle physique. Il y aura donc conflit éternel, moins entre la foi et la science qu'entre le cœur et le cerveau.

Revenons au livre de M. Harnack, et avant de poursuivre, lions notre glane. Donc, trois sources dignes d'attention nous restent pour connaître l'Évangile ou l'essence du christianisme. Encore, dans les évangiles, faut-il faire la part du feu, savoir découvrir l'Évangile de Jésus-Christ dans l'évangile des écrivains sacrés. Que nous reste-t-il si l'on élimine l'histoire de l'enfance que, seuls, deux évangiles mentionnent sans y revenir, que saint Paul ignore, et qui doit être une



adjonction postérieure? Comment écrire une « Vie de Jésus » puisque toute l'histoire de son développement nous est cachée, et puisque nous ne connaissons que deux ou trois ans de son ministère? Une biographie est impossible. Mais ce que nous savons suffit à notre objet.

Nos sources nous donnent en effet un tableau de la prédication de Jésus, dans son principe et dans son application. Elles racontent sa mort au service de sa mission. Elles nous décrivent enfin l'impression qu'il fit sur ses disciples, et que ceux-ci ont ensuite communiquée indéfiniment. Il est ainsi possible de découvrir ce qu'il a voulu, ce qu'il a été, et ce qu'il veut être pour nous.

Le silence des Evangiles nous révèle que Jésus n'a pas cru devoir instruire ses disciples sur ses trente premières années, et cette période ne permet que des conjectures. Selon toute vraisemblance, il ne fréquenta pas les écoles des rabbins. Sa prédication, à l'inverse de celle de Paul, ne laisse surprendre aucune trace de la culture particulière et de l'exégèse rabbiniques.

Il ne paraît pas davantage avoir entretenu des relations avec les Esséniens ou subi leur influence. L'ascétisme rigide et la morale étroite de cette secte n'auraient pas manqué de déteindre sur le genre de vie et la prédication du Christ. Au contraire, tout en lui est aux antipodes des Esséniens. Même s'il s'était senti appelé à rompre avec d'anciens maîtres, et à frayer sa propre voie après cette rupture, Jésus ne nous laisserait pas l'impression puissante d'une vie intérieure sans crises, sans orages, et sans divorce avec son passé. Jamais, chez lui, ni variation, ni hésitation. Sa vie est d'une calme et grandiose harmonie, en dépit des mouvements intimes, des tentations et des doutes qui ont pu la traverser.

Enfin, si l'on prend la peine de se souvenir que la Galilée était alors pleine de Grecs, que leur enseignement comme leur langue étaient recherchés dans beaucoup de villes, on s'étonnera à bon droit que la vie et les discours de Jésus ne trahissent à aucun degré l'influence si pénétrante de l'hellénisme.

L'historien qui prétend inférer quelque chose du silence de l'Écriture sur la jeunesse de Jésus conclut que le développement spirituel de Jésus a été pleinement original et spontané. Et c'est déjà un des mystères de cette extraordinaire personnalité. Il vécut en Dieu, tout entier et toujours. Rien en lui de l'illuminé et du fanatique, absorbé dans l'idée fixe comme sur un point rouge, et pour qui le monde s'évanouit. Il vivait en Dieu, et rien de ce qui est humain ne lui fut étranger. Il promenait sur le monde et la vie son frais et clair regard, et tirait de cette contemplation les cadres simples de son enseignement, et les images de sa langue: les rires et les pleurs, la richesse et la pauvreté, la faim et la soif, la santé et la maladie, les jeux d'enfants et la politique, rassembler et disperser, l'exil et la maison paternelle, la joie des noces et la tristesse des deuils, le palais du vivant et le tombeau du mort, etc. Cette attitude et cette prédication révèlent une paix intérieure, une possession de soi, une liberté, une harmonie et une fraîcheur d'âme uniques. Il voit le divin en toute chose, et voit tout du point de vue de l'éternité.

Telle la première et capitale impression que laisse sa prédication. Ni ascète, ni pénitent, ni fanatique, plus que prophète, et pourtant homme, un homme du monde, indépendant du monde.

Quand il parut, le Baptiste troublait la Judée, en clamant aux rives du Jourdain la nouvelle attendue: « Le royaume de Dieu est proche », c'est-à-dire, le jour du Seigneur, le jugement des nations, la fin vient. Seulement, dans la bouche de l'austère précurseur, ce mot signifiait non plus l'élévation d'Israël sur la ruine des nations, mais le jugement du peuple élu lui-même: « De ces pierres même Dieu peut engendrer des enfants à Abraham.... La cognée est mise à la racine des arbres. »

Le message de Jean était sombre et formidable comme sa personne. Foulant aux pieds les préjugés de race et les espérances nationales, il annonçait le jour de l'Éternel et le jugement. Dieu règne et va sévir: « Repentez-vous! Faites les

œuvres convenables à la repentance! » C'est la seule issue ouverte à l'homme devant le tribunal suprême. Quand l'esprit prophétique illumine un homme, il découvre avec épouvante, avec le sens et la responsabilité de la vie, la détresse et l'égaré sans nom de l'humanité: « Vous errez tous à l'aventure. Chacun suit son propre chemin. » Il voit l'abîme, la fin est venue: « Repentez-vous! »

Outre cela, les circonstances nationales paraissaient désespérées; les esprits religieux se détachaient des espérances de la théocratie. Par la force même des choses l'idéal moral se transformait. Au fur et à mesure que les perspectives d'une délivrance temporelle s'évanouissaient sous le poids accablant de la domination étrangère, on tournait ses regards vers le ciel, dans l'attente d'un nouveau royaume, le royaume des pauvres, des écrasés et des faibles, couronnés des vertus des humbles. Ainsi la longue calamité et l'épreuve spiritualisaient l'attente d'Israël et élaboraient un nouvel idéal, celui d'un royaume moral.

La misère seule n'aurait cependant pas suffi à produire cette métamorphose; car la misère seule n'apporte aucune énergie morale. Elle sollicite la prière simplement. Or il y avait dans le Baptiste une force « capable de soulever le monde ». C'est la marque de Jean et celle de Jésus. L'originalité de ce mouvement réside dans l'affirmation puissante de la souveraineté de Dieu, du bien moral et de la sainteté, en opposition à tout le reste de l'Univers. Demander ce que le précurseur et Jésus lui-même ont apporté de nouveau ici-bas, est une question qui n'a pas de sens. Depuis des siècles le monothéisme était établi; on connaissait les quelques types seuls possibles de piété monothéiste. Après la confession du Psalmiste: « Quel autre ai-je au ciel que toi? sur la terre je ne prends plaisir qu'en toi, » il n'y avait plus rien à ajouter à l'individualisme religieux et à la religion dans son principe. Après le mot de Michée: « On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien et ce que le Seigneur demande de toi, à savoir de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher humblement avec ton Dieu, » il n'y avait plus à ajouter à la morale.

Mais alors, que prétendez-vous avec votre Christ, s'il n'a rien révélé de nouveau? M. Harnack répond avec Wellhausen : Tout ce que Jésus et le Baptiste ont prêché, les prophètes l'avaient annoncé ; la tradition juive et même les Pharisiens l'avaient conservé. Malheureusement, cela, c'est-à-dire toute la religion, était sans force et sans vie, parce que fondu dans une masse d'éléments étrangers, enveloppé et comprimé dans la gangue de granit des traditions. Jésus-Christ a brisé cette gangue, passé au creuset de son âme l'amalgame impur, et fait jaillir à la lumière la religion pure et simple. Et la religion est devenue une chose vivante, qui fait vivre. « Il prêchait avec puissance, non comme les scribes et les pharisiens. »

L'œuvre avait donc commencé, quand Jésus parut sur la scène de l'histoire. Il débuta par sanctionner et magnifier la personne du précurseur en proclamant qu'aucun homme né de femme n'avait été plus grand que lui. Par son baptême il déclarait hautement se solidariser avec le fils de Zacharie. Toutefois Jésus n'était pas un disciple.

Bien qu'il ait commencé par prêcher la repentance dans les termes de Jean, par dire comme lui : « Le royaume de Dieu est proche, » si le fond était le même, l'accent était autre. Jean était sombre et menaçant comme un ciel d'orage ; Jésus apportait un joyeux message, il ouvrait le ciel et annonçait « l'an favorable du Seigneur. » Voilà le *leitmotiv* de l'Évangile entier. Tandis que Jean tenait encore par certains côtés extérieurs à l'ancien ordre de choses, et n'était qu'en opposition secrète avec la théocratie, Jésus, par l'Évangile, rompait en visière avec la religion officielle. A la place du despote tracassier, qui asservit ses adorateurs aux rites, aux cérémonies, et ne se manifeste que dans la rigueur de commandements sans nombre, Jésus prêchait un Dieu réconcilié, qui aime et veut être aimé. Un seul commandement : l'amour. Avant Jésus la religion était un système de gouvernement ; l'Évangile ne connaît que le Dieu vivant et la noblesse de l'âme humaine. La prédication de Jésus gravite dans un triple cycle, dont chacun le contient tout entier :

Le royaume de Dieu et son avènement.  
 Dieu le Père et le prix infini de l'âme humaine.  
 La justice de l'Évangile et le devoir d'amour.

*1. Le royaume de Dieu et son avènement.*

Nous rencontrons dans l'enseignement du Christ deux notions du royaume. La première est dans la ligne exacte de la tradition juive et à première vue n'en est que le prolongement. C'est l'idée du royaume *à venir*, dont l'établissement coïncidera avec une manifestation éclatante de Dieu dans le jugement de l'empire corrompu du monde. Une lutte entre les puissances coalisées du Mal et la puissance du Bien, le jugement des méchants et l'établissement définitif du règne de Dieu. Il y a un cataclysme mondial au centre de cette idée. La seconde notion du royaume est celle d'une royauté morale et spirituelle. Ici pas de jugement visible, pas de catastrophe ; l'aspect extérieur du monde ne change pas. « Le règne de Dieu ne vient pas avec éclat ; on ne dira pas : il est ici ou il est là ; le règne de Dieu est au milieu de vous ; *il est en vous.* »

Comment concilier ces deux conceptions ? Jésus, en pédagogue avisé et pour avoir l'oreille de son peuple, aurait-il épousé et prêché d'abord l'idée traditionnelle par motif d'acomodation : le Messie juif faisant les fonctions d'introducteur du Messie évangélique ? Ce point de vue heurte la vraisemblance historique. Il est certain que Jésus croyait avec ses contemporains à l'existence du double empire de Dieu et de Satan. Il a grandi dans cette conviction et l'a conservée. Ce qui lui appartient en propre, l'originalité de l'Évangile, c'est la prédication du royaume spirituel, le règne de Dieu sur les âmes renouvelées.

Si par hasard quelqu'un s'étonne que l'Évangile se meuve dans deux cercles d'idées aussi disparates où nous apercevons une contradiction presque insurmontable, M. Harnack fait observer que toute culture et même tout état social impliquent des contradictions insoupçonnées qui assurent leur

équilibre et leur vitalité, et que seule une autre culture aperçoit.

Quoi qu'il en soit, en dépit du fait que l'idée du royaume à venir traverse tout l'Évangile, et a trouvé dans l'âme des apôtres un écho qui s'est répercuté dans l'Église, en dépit des histoires de démons et de possédés, en dépit de ce dualisme, le fond de l'enseignement de Jésus, c'est la prédication du royaume intérieur. Ce royaume était une réalité. Jean prisonnier fit demander au jeune rabbi de Nazareth s'il était celui qui devait venir? Jésus répondit: Allez, rapportez à Jean ce que vous voyez et entendez: *les aveugles voient, les boiteux marchent,.... et l'Évangile est annoncé aux pauvres.* Le règne de Dieu est venu. » La misère, la détresse, la maladie, la mort même sont vaincues; les possédés sont délivrés!

L'âme humaine était possédée, accablée sous le fardeau des fatalités terrestres, loin du Dieu vivant. Le Dieu vivant entre en elle; l'âme est libre, l'homme vit. Le règne de Dieu vient, car il pardonne: « Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Dieu pardonne et sanctifie.

L'avènement du règne de Dieu, c'est donc l'introduction dans le monde d'une force rédemptrice et sanctifiante. Il n'est plus question ici de règne à venir, ni du peuple en général, ni de l'État, ni même de la société comme telle. L'individu est racheté; les hommes deviennent nouveaux. C'est Dieu prenant possession de l'âme, c'est l'âme individuelle libre, prenant conscience de sa valeur infinie.

## 2. Dieu le Père et la noblesse de l'âme humaine.

« Enseigne-nous à prier, » demandaient un jour les disciples. Jésus dit: « Notre Père qui es aux cieux. » L'Évangile dans son germe et dans son fruit se retrouve dans cette prière. La religion est l'union de l'âme avec Dieu; la prière est la recherche de ce lien suprême, et la certitude de l'exaucement. Le Seigneur du ciel et de la terre est un Père; l'homme, un enfant perdu. L'amour attristé de l'un et l'amour

craintif de l'autre se sont rencontrés. Le Père et l'enfant se sont retrouvés. — « Notre Père qui es aux cieux, » — c'est l'âme qui veut aimer et être aimée, et qui subordonne tout à cette grâce souveraine, jusqu'au pain quotidien et au bonheur terrestre. Car ce bien suprême est le bien éternel.

« Ne vous réjouissez-pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. » Voilà une nouvelle preuve que le fond de cette religion, c'est une vie cachée en Dieu. Les actions d'éclat, même les œuvres enfantées par la grâce ne donnent pas la certitude, humble et fière à la fois, d'être sous la garde paternelle de Dieu pour le temps et pour l'éternité. Mieux encore, la sincérité et la réalité de la vie religieuse n'éclatent ni dans la ferveur du sentiment, ni dans la grandeur des œuvres visibles, mais dans la joie et dans la paix qui inondent l'âme qui peut dire : Notre Père.

De là le simple et sublime enseignement : « Regardez les oiseaux de l'air.... Deux passereaux ne se vendent-ils pas une pite ? Aucun d'eux ne tombe à terre sans la volonté de votre Père.... Tous les cheveux de votre tête sont comptés.... Regardez les lis des champs.... » Or aux yeux de Dieu dont la volonté régit la destinée de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, aux yeux du Père céleste, l'âme du plus humble de ses enfants vaut plus que l'univers entier. De là la parole : « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde s'il perdait son âme ? »

En résumé : Dieu le Père, — la Providence, — la filialité de l'homme, — le prix infini de l'âme : voilà l'Évangile, voilà la religion, et en même temps le paradoxe de la religion. Car tout cela contredit l'expérience sensible et la science exacte. Ou l'Évangile n'a donc pas de sens et n'est qu'un fantôme, ou il est la religion même, à sa perfection, car elle n'est plus seulement la compagne aimable de la vie naturelle, un appui et une consolation, mais la révélation d'une vie supérieure qui seule a une signification et un but.

### 3. *La justice évangélique et le devoir d'amour.*

La vie en Dieu est un sanctuaire et non une place publique. Il faut en prendre le chemin et en franchir la porte. L'Évangile est encore un message moral.

La morale juive était riche et profonde. « Vous avez la loi et les prophètes, écoutez-les, » disait Jésus. A la demande du jeune homme riche, il répondit : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. » Et le jeune homme répondit, chose étonnante : « Quels commandements ? » Les commandements étaient sans nombre et la vérité morale étouffait sous l'amas des ordonnances rituelles, cérémonielles, casuistiques. Jésus-Christ, d'abord, la simplifie et la ramène à son unité éternelle : « Tu aimeras — le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur — et ton prochain comme toi-même. » En même temps il la concentre dans le sentiment et la volonté ; il la purifie en la faisant sortir d'un motif unique, l'amour, comme d'un foyer ardent. Enfin, après l'avoir simplifiée et intériorisée en la débarrassant de la camisole de force du mérite des œuvres, des cérémonies et des rites extérieurs, il la vivifie en l'unissant à la religion par un indissoluble lien. Ou plutôt l'Évangile ne connaît qu'une source de la religion et de la morale : aimer Dieu et l'homme. Il n'y a pas d'amour du prochain sans amour pour Dieu et il n'y a pas d'amour pour Dieu qui n'appelle l'amour du prochain.

Cette source profonde de la vie nouvelle n'est rien autre que l'humilité. Car l'humilité évangélique n'est pas une vertu particulière, c'est une disposition de l'âme, une pure réceptivité, l'expression d'un besoin suprême, l'attente de la grâce et du pardon, le besoin d'amour et presque de l'amour déjà. Dans ce sens et à cette profondeur, la religion est l'âme de la morale et la morale le corps de la religion.

Voilà, messieurs, l'essence de l'Évangile et le germe vivant de la prédication de Jésus-Christ. Vous trouverez sans doute qu'il n'y a rien à objecter à cet exposé, sinon qu'il est imparfaitement traduit. Je me trompe : quelqu'un s'étonnera de



découvrir un Evangile si différent de celui de la théologie traditionnelle, un Evangile avec une énorme déchirure ou une place vide : la place de Jésus-Christ. Jésus-Christ s'est prêché lui-même et M. Harnack feint de tout savoir hors cela.

Patience, M. Harnack va nous dire *qui fut Jésus-Christ*.

Question brûlante pour laquelle les hommes, des chrétiens et des frères se sont jetés au bûcher, foyer de controverses éternelles, qui, comme certains volcans, ne s'apaisent un temps que pour surprendre par l'explosion soudaine de leur colère. M. Harnack se scandalise de la lamentable histoire de la christologie et s'étonne que la chrétienté se soit passionnée de ce problème, comme si l'Evangile ne comprenait que celui-là. A considérer l'histoire touffue et absconse des controverses, on le pourrait croire insoluble. En réalité une solution est possible, à une condition essentielle : ne pas confondre la christologie de Jésus-Christ lui-même et la christologie des apôtres ou de l'Eglise. Il convient donc de s'arrêter d'abord au témoignage que Jésus se rend à lui-même.

A ramasser le contenu de son enseignement dans une impression d'ensemble, on est conduit à deux observations préliminaires. Jésus ne réclamait aucune foi en sa personne, sinon celle qui découlait de la fidélité à ses commandements. Le quatrième Evangile, qui souvent exalte la personne de Christ, rapporte cette déclaration expresse : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Ailleurs : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : « Seigneur ! Seigneur ! » qui hériteront du royaume des cieux, mais ceux-là seuls qui font la volonté de mon Père qui est aux cieux. » Ainsi, loin de lui la pensée de formuler une doctrine sur sa personne et sa dignité, indépendamment de son Evangile.

De plus, il a désigné le Seigneur du ciel et de la terre comme son Dieu et son Père, celui qui est plus grand que lui, le seul bon. Tout ce qu'il a reçu vient du Père. Il le prie, se soumet à sa volonté et en fait sa nourriture. Cet être qui sent, prie, agit, lutte et souffre est un homme qui s'unit à d'autres hommes en face de son Dieu.

Le débat christologique roule autour de deux mots, de

deux noms que Jésus a pris indistinctement : Le fils de Dieu et le Messie ou fils de l'homme.

Jésus a revendiqué maintes fois le titre de *fils de Dieu*. Qu'a-t-il voulu dire par là ? Matthieu, non pas Jean, lui prête cette déclaration capitale : « Personne ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils l'a fait connaître. » A interpréter cette parole dans le contexte général de l'Évangile, elle signifie : la connaissance de Dieu comme Père est la sphère de la filialité. Jésus a connu Dieu comme Père et par là même il s'est senti fils. Sa conscience d'être Fils de Dieu n'est pas autre chose que la conséquence pratique de la connaissance de Dieu en tant que Père. Tout homme qui connaît le Père se reconnaît Fils de Dieu. Saint Paul pensait de même : « Nous sommes de la race de Dieu. »

Cependant Christ est convaincu de connaître Dieu comme personne avant lui ne l'avait connu et d'être avec lui dans une relation unique : le Fils élu, envoyé dans le monde avec une mission extraordinaire. Ici commence la vraie difficulté ; ici le regard du penseur et de l'historien s'enfonce dans la nuit. Et la difficulté ne consiste pas à chercher par spéculation métaphysique le contenu religieux du terme : Fils de Dieu, mais à découvrir comment, par quelle consécration surnaturelle, le Fils de Marie est parvenu à la conscience absolue de sa filialité unique, de sa force et de sa mission. C'est le secret de son extraordinaire personnalité ; c'est un mystère qui échappe à toute histoire et à toute psychologie. Un prophète seul pourrait essayer de lever le voile ; le savant, jamais !

Bien que d'éminents théologiens, entre autres Wellhausen, contestent que Jésus se soit attribué la qualité de *Messie*, il faut tenir pour certain le témoignage de l'Écriture et de l'Église. Jésus s'est reconnu Messie. L'expression : *Fils de l'homme*, fréquente dans sa bouche, n'a pas de signification ou doit être entendue dans un sens messianique. L'entrée triomphale à Jérusalem surtout, avec l'apparat auquel Jésus consentit, offre tous les caractères d'une proclamation publique de cette dignité.

Combien il nous est aujourd'hui difficile de déterminer le contenu du mot : Messie, qui, durant des siècles, flotta comme une espérance dans l'âme d'Israël, les considérations suivantes le feront sentir.

Les prophètes de l'Ancien Testament avaient tracé des tableaux des temps messianiques dont le fond seul était identique : l'ère à venir débutera par une éclatante manifestation de Dieu, le jugement des ennemis d'Israël et le rétablissement définitif du peuple d'élection sous un Messie. Ce serviteur de l'Eternel, ce Fils de Dieu, ce Messie restait cependant un personnage énigmatique : Roi sage et puissant, rejeton d'Isaï pour les uns ; personnification d'Israël pour les autres.

A l'époque de Jésus-Christ, on n'était guère plus avancé. Aucune dogmatique ne réglait la croyance sur la personne du Messie. C'était une conception lumineuse et vaporeuse comme une espérance sans contours précis. Toutefois l'horizon historique s'élargissait, l'idée d'humanité naissait, et l'espérance messianique brisait son cadre étroit. Le jugement messianique embrassait la totalité du genre humain. En même temps on commençait à soupçonner que le règne du Messie exigeait un peuple saint, que le jugement à venir impliquait une épuration d'Israël, et qu'une partie du peuple passerait au crible avec la gentilité.

De là à l'idée d'un triage individuel il n'y avait qu'un pas. On le franchit. L'individualisme religieux sortait lentement de cette fermentation d'idées avec ses postulats moraux : le sentiment de la responsabilité personnelle, la crainte du châtement, le besoin du salut. Non pas d'un salut temporel, mais de la vie éternelle, car le royaume messianique se sublimisait dans l'âme de cette élite d'avant-garde. Ce n'était plus un royaume terrestre, mais une cité céleste. La foi en la résurrection en découlait. Dès lors le Messie attendu perdait ses traits humains. Roi d'un royaume supra-terrestre, il venait d'en haut, du sein de Dieu, manifestait par sa parfaite justice la volonté divine. Cette image nouvelle ressemblait davantage à celle d'un prophète qu'à celle d'un roi. Plusieurs saluèrent le Messie dans la personne de Jean, le fruste pro-

phète du Jourdain. Un plus grand nombre reconnut Jésus, parce qu'il parlait avec autorité, et opérait de merveilleuses guérisons.

Il revendiqua donc le titre glorieux avec ce nouveau contenu. Nous ne savons pas comment Jésus est arrivé à la conscience d'être le Fils unique de Dieu. Nous ne saurons jamais par quel procès intérieur il s'est élevé du sentiment de sa filialité à la conscience de sa Messianité. « Ce sera toujours l'insondable mystère de son âme. » Fils de Dieu, qui seul connaît le Père, Jésus est venu faire l'œuvre de Dieu parmi les hommes : il est le Messie. Cette conscience de soi fut sa force et son secret. En prenant le titre de Messie, qui devait d'emblée légitimer son message dans l'esprit des Juifs, il marquait le rapport étroit et l'union intime de son Evangile et de sa personne. Le salut, dans la conception messianique, est attaché à une personne, et non à une doctrine. L'Evangile est aussi une puissance de vie, et la vie ne se communique que par un être vivant.

Nous abordons enfin le centre de notre investigation : *Quelle place Jésus revendique-t-il pour lui-même dans l'Evangile ?*

1. Selon son habitude, vous en aurez fait la remarque, avant d'aborder un nouveau sujet, M. Harnack en fixe les limites. L'Evangile, dans son principe, ne connaît que Dieu et l'âme, l'âme et son Dieu, et rien autre. Jésus n'a laissé subsister aucun doute : Dieu peut être trouvé et a été trouvé dans la loi et les prophètes. Ses types de rachetés sont le péager prosterné dans le temple, la pauvre veuve et sa pite, l'enfant prodigue. Ils n'avaient aucune christologie ; toutefois le péager s'en retourne justifié, et l'enfant prodigue retrouve le Père. Quiconque ose formuler des restrictions ou tente des distinctions casuistiques, profane la simplicité grandiose de la prédication de Jésus, et ne prend pas au sérieux son Evangile. De quel droit affirmer que Jésus n'ait donné à son enseignement qu'une valeur provisoire, ou que sa mort et sa résurrection dussent en transformer le sens d'une façon radicale ?

Non, l'Evangile est plus simple que les Eglises ne l'ont

fait, plus simple, mais aussi plus universel et plus sérieux. On ne lui échappe pas sous prétexte qu'on ne comprend pas la christologie. Jésus offre la grâce de Dieu et la miséricorde, et exige de l'homme une décision : Dieu ou Mammon, la vie éternelle ou la vie naturelle, l'âme ou le corps, l'humilité ou la propre justice, l'amour ou l'égoïsme, la vérité ou l'illusion. Recevoir ou repousser le joyeux message de la miséricorde et de l'amour, prendre position pour l'éternité en Dieu, ou demeurer du monde. Tout est là. *Le Père seul*, non le Fils, remplit l'Évangile, *tel que Jésus l'a prêché*. Et cette éclatante déclaration, selon M. Harnack, n'est ni du paradoxe, ni du rationalisme, mais l'expression d'un fait positif.

2. Connaissant le Père comme personne ne l'avait encore connu, Jésus apportait aux hommes la bonne nouvelle, et leur rendait un service d'un prix infini. Il les amène à Dieu, non seulement par sa parole, mais surtout par sa vie, et enfin par ce qu'il a souffert. « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, je vous soulagerai. » Il dit encore : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs. » Il savait que par lui commençait l'ère nouvelle où les misérables seraient plus grands que les plus grands des siècles passés. Il savait que des multitudes arriveraient par lui au Père et trouveraient la vie ; il se connaissait comme un semeur, un semeur de vie. Sa propre vie, mais désormais sa vie couronnée par la mort, est devenue pour l'humanité la grande semence de vie. C'est un fait : Il est le *chemin qui mène au Père*, et en sa dignité de *Sauveur*, élu du Père, il est le *juge* du monde. Il a été et reste la réalisation vivante et la force agissante de l'Évangile.

Messieurs, cette lecture est longue ; elle a trop duré déjà aux yeux de plusieurs peut-être, et l'aiguille d'un cadran a plus de patience que l'homme, même indulgent.

Arrivé à ce point de notre étude, si nous coupions court par une appréciation sommaire, cette appréciation et la vôtre se résumeraient par cette nouvelle question : Que reste-t-il de Jésus-Christ ? « On a pris mon Sauveur et je ne sais où on

l'a mis. » Dépouillé de son origine divine, privé de la puissance surnaturelle qui faisait accourir à lui les aveugles, les sourds, tous les lambeaux sanglants de l'humanité, descendu du trône de gloire où la foi des croyants l'avait contemplé plus près du ciel que de la terre, plus près de Dieu que de l'homme, chassé hors de son propre évangile dont il était l'âme vivifiante, il n'est plus qu'un homme, un homme étrange certes, avec cet impénétrable mystère de sa vocation, mais un homme enfin. Et la foi des disciples, la fondation de l'Eglise, l'Eglise entière, est alors plus qu'une énigme, c'est un paradoxe monstrueux.

Nous aurions raison, mais votre jugement serait injuste, et la responsabilité en rejaillirait sur moi qui n'ai pas le droit d'être incomplet sur ce point capital et sollicite de votre inépuisable indulgence quelques minutes encore de patience.

Le christianisme n'est pas tout entier dans l'*enseignement* de son fondateur ; il n'est une puissance de vie que parce que Jésus a *vécu* sa parole ; de plus *il est mort*, et pour ses disciples il *vit aux siècles des siècles*. En mourant sur la croix, il a été le grain de blé qui meurt pour renaître...

A-t-il prévu l'*Eglise* ? c'est incertain. En tous cas, il ne l'a pas fondée au sens d'une organisation nouvelle, indépendante de toute autre forme sociale. L'Eglise est un fait ou phénomène social consécutif à la mort de Jésus-Christ. Association d'ordre purement spirituel, elle repose sur un principe spirituel : la conviction que Jésus est vivant et qu'il est le Seigneur.

Que les disciples l'aient reconnu en qualité de parfait docteur, dont la parole demeure la règle suprême de leur vie, cela n'eût point suffi à créer la foi et à fonder l'Eglise. La communauté primitive acquit la conviction immédiate que Jésus avait donné sa vie en sacrifice pour le péché, qu'il était ressuscité, et assis à la droite de Dieu. Saint Paul interprétait non seulement sa propre conviction, mais la foi de l'unanimité de l'Eglise primitive, par cette affirmation victorieuse : « Christ est mort pour nos péchés et il est ressuscité

le troisième jour. » Souverain sacrificateur, mort pour le péché du monde, Roi de gloire vivant aux siècles des siècles, Jésus est le *Seigneur* qui bientôt reviendra pour juger le monde. « Ce n'est plus moi qui vis, mais Christ qui vit en moi. » Toute la christologie découle de cette conviction fondamentale, et l'apôtre Paul, en spéculant sur la portée de la mort et de la résurrection de Jésus, fut le premier en date des théologiens chrétiens. Jésus Seigneur n'est plus le grand prophète révélateur de Dieu, qui a mangé et bu avec ses disciples ; il devient le souverain dispensateur de l'histoire, le commencement de la création, le cœur de l'humanité, le principe éternel de la vie, et enfin le juge à venir.

Ici encore, ici surtout, l'historien se recueille, pensif, au bord d'un nouveau mystère où la raison s'obscurcit.

Qui expliquera jamais cette *mort* ? Au pied de la croix devait mourir la confiance des disciples, et mourir aussi l'influence du supplicié, dans la nuit morale d'une grande illusion perdue. Eh bien ! de cette mort du Maître jaillit une espérance de vie, la foi en la vie éternelle ; des ténèbres de cette tombe sortit une merveilleuse lumière. Voilà le dernier et le plus surprenant paradoxe de l'Évangile.

Il est vrai que l'âme contemporaine, perplexe et sceptique en face de ces grands phénomènes historiques, ne renonce pas à les expliquer. — L'histoire générale des religions signale partout sur la terre l'existence du sacrifice sanglant, expression d'un besoin d'expiation par la douleur, que rien n'arrache du cœur de l'homme. — Il est constant que l'humanité a toujours attaché à la souffrance du juste et de l'innocent une valeur rédemptrice, qu'il faut à la terre des martyrs, semence de justice et d'avenir. La mort du juste expie les péchés de l'injuste. L'histoire du sacrifice sur la terre explique que la croix, la folie de la croix, soit devenue pour les disciples le gage de notre rédemption. Mais pour l'historien — j'essaie de lire entre les lignes — la croix reste une sainte folie ; il constate seulement que la croix de Jésus-Christ, partout où elle est plantée, abolit le sacrifice, et transforme l'expiation sanglante par l'expiation morale.

Aller au delà de ce fait, de ce bienfait, attesté par l'histoire, chercher à justifier le dogme de l'expiation et la pensée apostolique par la spéculation, c'est-à-dire postuler en Dieu lui-même on ne sait quelle cruelle nécessité du sacrifice de Christ, nous ne le voulons pas, sous peine de tomber dans quelque effroyable blasphème.

Enfin Jésus a été proclamé Seigneur avec puissance parce que, mort pour nos péchés, *il est ressuscité*. Il vit et règne.

« Si l'Évangile, sous le titre de *résurrection*, ne nous contait que l'histoire d'un cadavre, un corps de chair et de sang, revenu à la vie, nous ne nous embarrasserions pas longtemps de cette tradition. » Mais le Nouveau Testament établit une distinction entre l'histoire du tombeau vide et les apparitions de Jésus, et la foi en la vie éternelle. Certes, il attache la plus haute importance à cette histoire-là. Mais d'autre part, il exige la foi en la résurrection de Jésus sans l'appui de la preuve sensible et du témoignage oculaire. « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru, » dit Jésus à Thomas. Les disciples d'Emmaüs sont tristes, parce qu'ils manquent de foi en la résurrection, bien que cette foi fût à la base de leur croyance en la messianité de Jésus.

Le témoignage des femmes et des disciples accourus au tombeau, les apparitions du crucifié sous une forme glorifiée à tel point qu'ils ne le reconnurent pas, toute cette partie de l'Évangile, où le prodige appelle le prodige en progression rapide, tout cela est à jamais invérifiable, et gros de doutes pour nous. La foi en la résurrection de Jésus-Christ est autre chose. C'est la conviction née dans les profondeurs de l'âme que le crucifié est vainqueur de la mort, qu'il est « le premier-né entre plusieurs frères. » Tel le fondement de la foi chez Paul : la certitude que le second Adam est de Dieu, la divine révélation du Christ vivant reçue sur le chemin de Damas.

Il est permis de repousser le miracle de la résurrection corporelle, il est permis d'affirmer qu'une conviction basée sur ce témoignage sera toujours chancelante. Mais il faut retenir la vérité historique, qui a trouvé son expression sym-



bolique à la porte du sépulcre de Joseph d'Arimatee : C'est de là, en face de la mort du saint et du juste, qu'a jailli pour l'humanité l'indestructible foi en la défaite de la mort et en la vie éternelle.

Jésus vit : nous vivrons aussi. Contemplez la vie et la mort de Jésus, suivez-le, écoutez-le, laissez votre cœur se pénétrer de tout ce qu'il donne, par sa parole, son œuvre, ses souffrances et sa mort ; alors, mais alors seulement, telle une plante vivante sort mystérieusement d'une semence mourante, votre âme s'épanouira à la foi au Christ vivant et à la foi en votre propre vie pour le temps et pour l'éternité. Or croire au Seigneur vivant et à la vie éternelle, c'est la réalité du salut de Dieu.

Je crois bien, messieurs, avoir interprété, dans cette dernière phrase, la dernière pensée du théologien berlinois. Faut-il oser des considérations critiques ? J'ai déclaré mon incompetence à propos de la critique des sources. J'ai laissé percer mon sentiment quand il s'est agi du grand problème du miracle. Vous aurez fait vos réserves sur l'exégèse de l'auteur parfois, et je ne cache pas que l'interprétation de l'Évangile de la résurrection m'étonne et me rend perplexe.

Au reste, des critiques, même fondées, mais des critiques formelles, ne serviraient pas mon intention première et mon ambition dernière : essayer dans une formule lapidaire de dire l'impression que me laisse cette étude et quel est, selon moi, le pivot de la pensée de M. Harnack et la clef de sa théologie : L'homme, dans son état naturel, est un enfant prisonnier, qui languit et meurt dans l'ignorance de sa noblesse et de son immortalité ; un enfant que Jésus réveille de sa torpeur, vivifie et délivre, en le ramenant au Père.

Baulmes, novembre 1901.

---